

Emma Cossée Cruz

Portfolio
2025



Les installations photographiques et vidéos que je développe ont pour point de départ l'observation des espaces publics. Je suis particulièrement attentive aux équipements qui interagissent avec les corps, les donnent en spectacle, les transforment. Je documente ou détourne, par exemple, des machines de fitness et de musculation en plein air, des objets de rééducation physique, des machines d'imagerie médicale, des icônes présentes sur les écrans tactiles de gares, de banques, de supermarchés, de fast-foods etc. Ces objets m'intéressent car, par leurs usages, ils participent à modeler nos modes de vie, nos imaginaires, nos désirs.

Via l'utilisation du gros plan et du flash – qui vient littéralement toucher les surfaces –, j'entends questionner notre relation à l'environnement urbain, aux expériences et aux gestes prescrits dans nos interactions quotidiennes.

Mes images travaillent les détails, loin de l'instantané photographique elles invitent à prêter attention.

Emma Cossée Cruz est une artiste franco-chilienne née en 1990. Elle vit et travaille à Marseille. Diplômée des Beaux-arts de Paris, elle a également étudié à l'Universität der Künste Berlin et à l'UNA Buenos Aires. Elle réalise des installations photographiques et vidéos qui documentent ou détournent certains usages des espaces publics.

En 2021, Emma Cossée Cruz réalise la série de photographies *Porosités* qui intègre en 2024 la collection départementale d'art contemporain de Seine-Saint-Denis. En 2022 elle est lauréate du programme « Résidences internationales Dos Mares Marseille », expose à la Vitrine d'Art-cade⁺ Marseille et au Salon Polyptyque organisé par le Centre Photographique Marseille. En 2023, elle est lauréate d'une aide individuelle à la création DRAC PACA, d'une résidence au Metaxu Toulon et d'une résidence au club d'haltérophilie de la commune de Sainte-Tulle organisée par le Frac Sud - Cité de l'art contemporain. Elle participe à l'exposition collective *Perspectives* lors de la semaine d'ouverture des Rencontres d'Arles avec La Chambre, centre photographique Strasbourg. En 2024, deux expositions personnelles ont lieu : *276kg, une exposition d'Emma Cossée Cruz au regard des œuvres de la collection du Frac Sud* à la Maison Passère Forcalquier et *Ex machina*, au Centre Claude Cahun Nantes. En janvier 2025, les éditions Zoème publient son premier livre et présentent l'exposition personnelle *Une masse grise*.

p. 5	<i>Théâtre de machines II</i>
p. 11	<i>Théâtre de machines I</i>
p. 14	<i>Les admoniteurices</i>
p. 20	<i>La libération de la main</i>
p. 24	<i>À bout de bras</i>
p. 29	<i>Un saut avec une charge</i>
p. 32	<i>Pouvoir tonique</i>

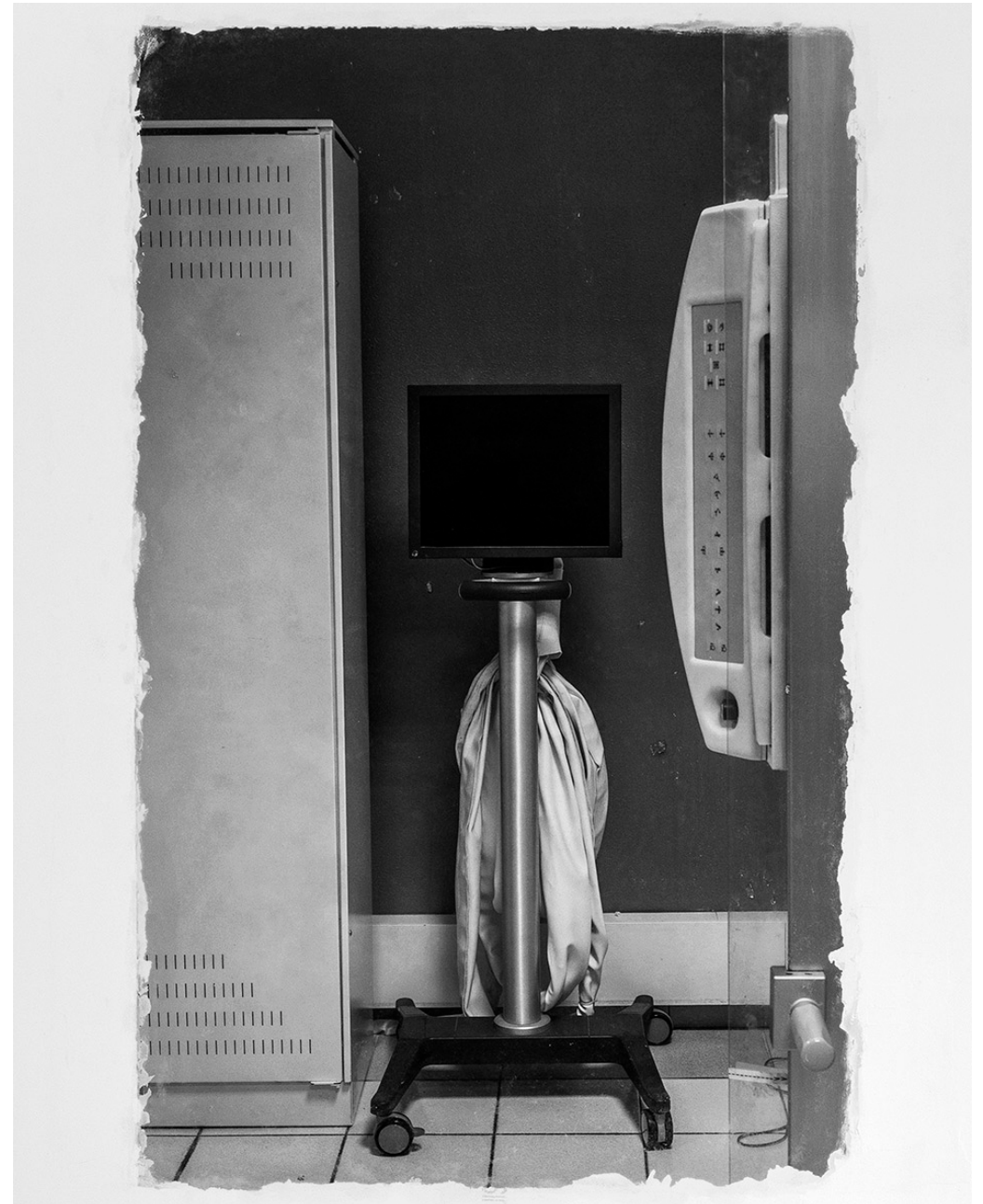


Photographies noir et blanc transférées sur plâtre,
250 x 120 x 1.3 cm
Exposition *Ex machina*, Centre Claude Cahun, Nantes, 2024

"Ces photographies de machines d'imagerie médicale en noir et blanc peuvent être vues comme des curiosités technologiques modernes, que l'artiste met en lumière et dissèque, inversant les rôles."

Les photographies ont ensuite été transférées sur des plaques de plâtre, selon une technique proche de la fresque, et disposées telles des stèles. Entre monstre et objet curieux, l'image de machines se fait organique pour s'intégrer aux murs du Centre Claude Cahun comme des fantômes hantant l'espace."

Emilie Houssa et Juliette Persilier, extrait du texte de l'exposition *Ex machina*, Centre Claude Cahun, Nantes, 2024



Photographie noir et blanc transférée sur plâtre,
250 x 120 x 1.3 cm
Exposition *Ex machina*, Centre Claude Cahun, Nantes, 2024

Théâtre de machines II

Photographie noir et blanc transférée sur plâtre,
250 x 120 x 1.3 cm
Exposition *Ex machina*, Centre Claude Cahun, Nantes, 2024



Théâtre de machines II

Photographie noir et blanc transférée au mur,
55 x 65 cm
Exposition *Ex machina*, Centre Claude Cahun, Nantes, 2024





Photographie noir et blanc transférée au mur, 55 x 65 cm
Exposition *Ex machina*, Centre Claude Cahun, Nantes, 2024



Photographies noir et blanc transférées sur plâtre,
125 x 120 x 50 cm et au mur 55 x 65 cm,
Exposition *Ex machina*, Centre Claude Cahun, Nantes, 2024

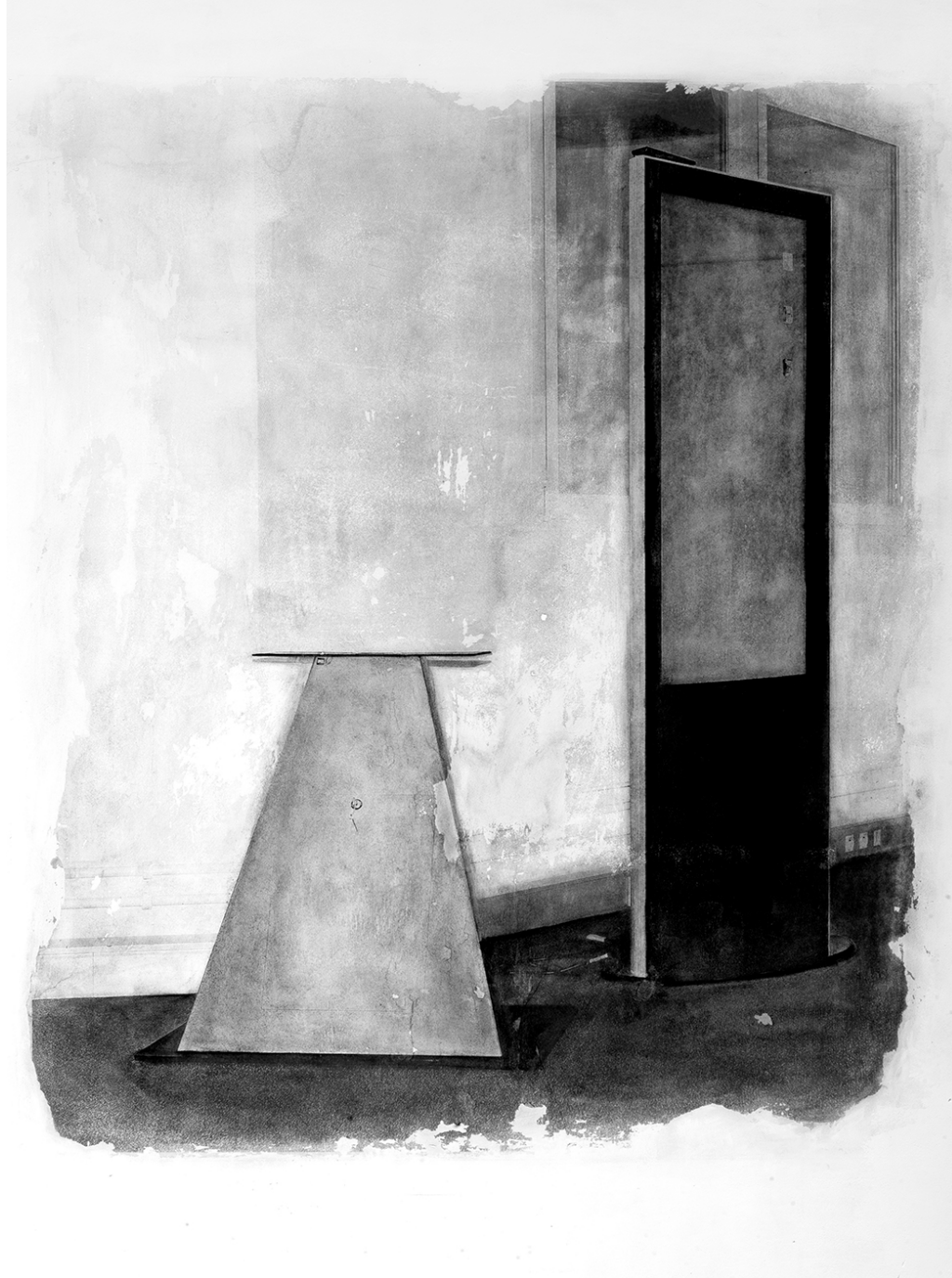


Photographies noir et blanc, dimensions variables,
transférées sur plaques de plâtre, 250 x 120 x 1,3 cm
Exposition de fin de résidence au Metaxu, Toulon, 2023

Théâtre de machines est une série de photographies en noir et blanc réalisée dans un showroom d'écrans tactiles et de solutions digitales. Les tirages ont ensuite été transférés sur des plaques de placo-plâtre par une technique qui évoque celle de la fresque.

Déployées dans l'espace d'exposition telles des stèles, les feuilles de plâtre ploient. À leur surface, on peut observer les lignes, les volumes, les socles de ces machines qu'on ne regarde que rarement, puisque nous sommes toujours happé.e.s par les images qu'elles affichent.

Le titre est emprunté à des ouvrages illustrés de la Renaissance qui présentaient des gravures d'inventions techniques.



Photographie noir et blanc transférée sur plâtre,
250 x 120 x 1,3 cm
Exposition de fin de résidence au Metaxu, Toulon, 2023



Photographies noir et blanc, dimensions variables,
transférées sur plaques de plâtre, 250 x 120 x 1,3 cm
Exposition de fin de résidence au Metaxu, Toulon, 2023



©Jean-Louis Kerouanton

"Les fragments d'un corps, d'un objet sont également des figures invisibles qui apparaissent ou disparaissent dans le travail d'Emma Cossée Cruz telle sa série de portraits pris dans un parc de réalité virtuelle à Rome. Les ruines, associées aux regards puissants et pourtant déconnectés nous interrogent : dans quelle réalité se situent-ils ?

En faisant référence aux nouvelles technologies, ces photographies transférées manuellement sur des fragments de plâtre interrogent non seulement la forme, la représentation mais également la temporalité de l'image photographiée."

Emilie Houssa et Juliette Persilier, extrait du texte de l'exposition Ex machina, Centre Claude Cahun, Nantes, 2024



Performance au Centre Claude Cahun, apparition de la photographie par frottements, septembre 2024



Photographie couleur transférée sur plâtre,
châssis aluminium, 30 x 40 x 3 cm



Photographie couleur transférée sur plâtre,
châssis aluminium, 30 x 40 x 3 cm



Photographie couleur transférée sur plâtre,
châssis aluminium, 30 x 40 x 3 cm



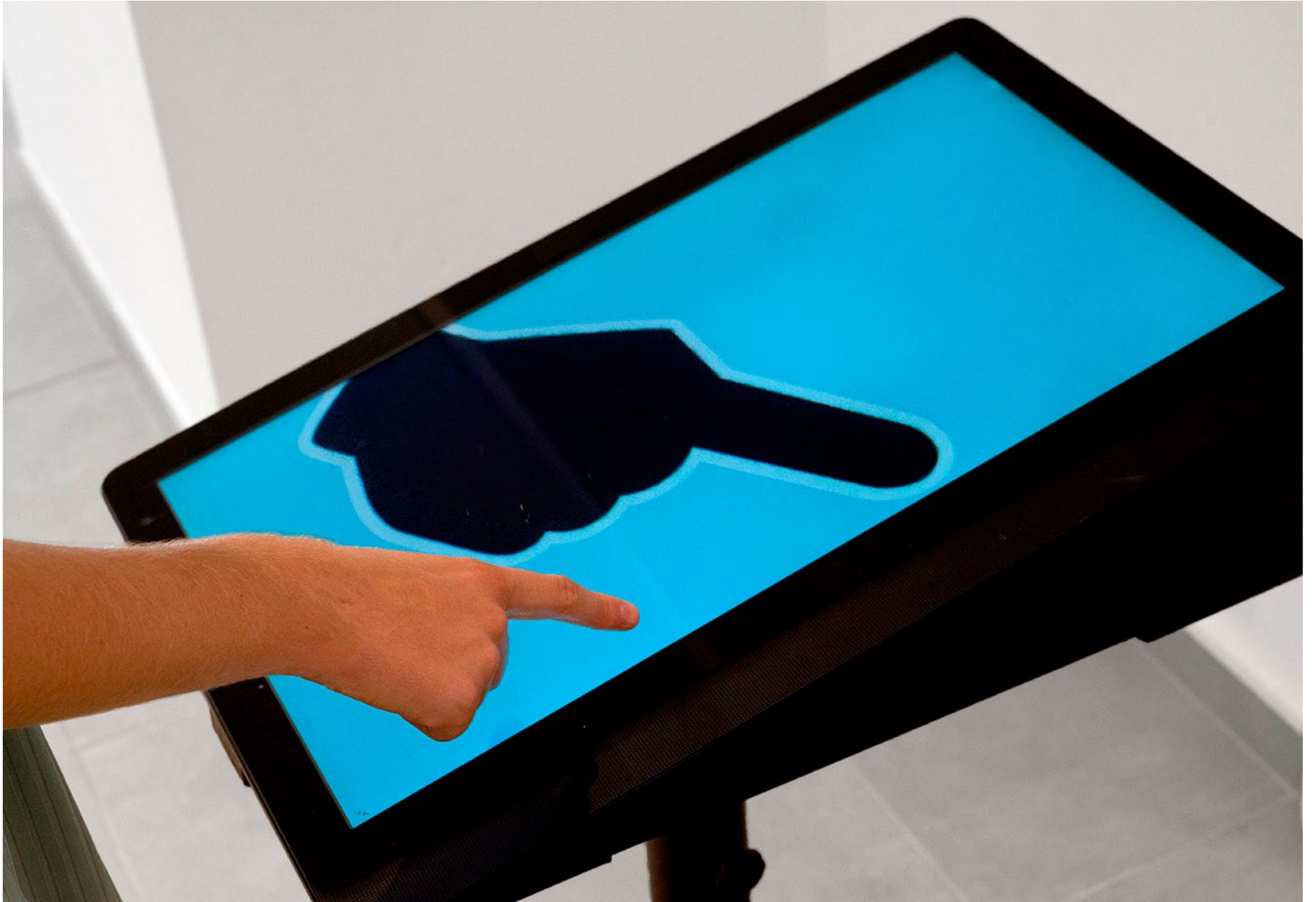
Photographie couleur transférée sur plâtre,
châssis aluminium, 30 x 40 x 3 cm



Photographie couleur transférée sur plâtre,
châssis aluminium, 30 x 40 x 3 cm



Photographie couleur transférée sur plâtre,
châssis aluminium, 30 x 40 x 3 cm



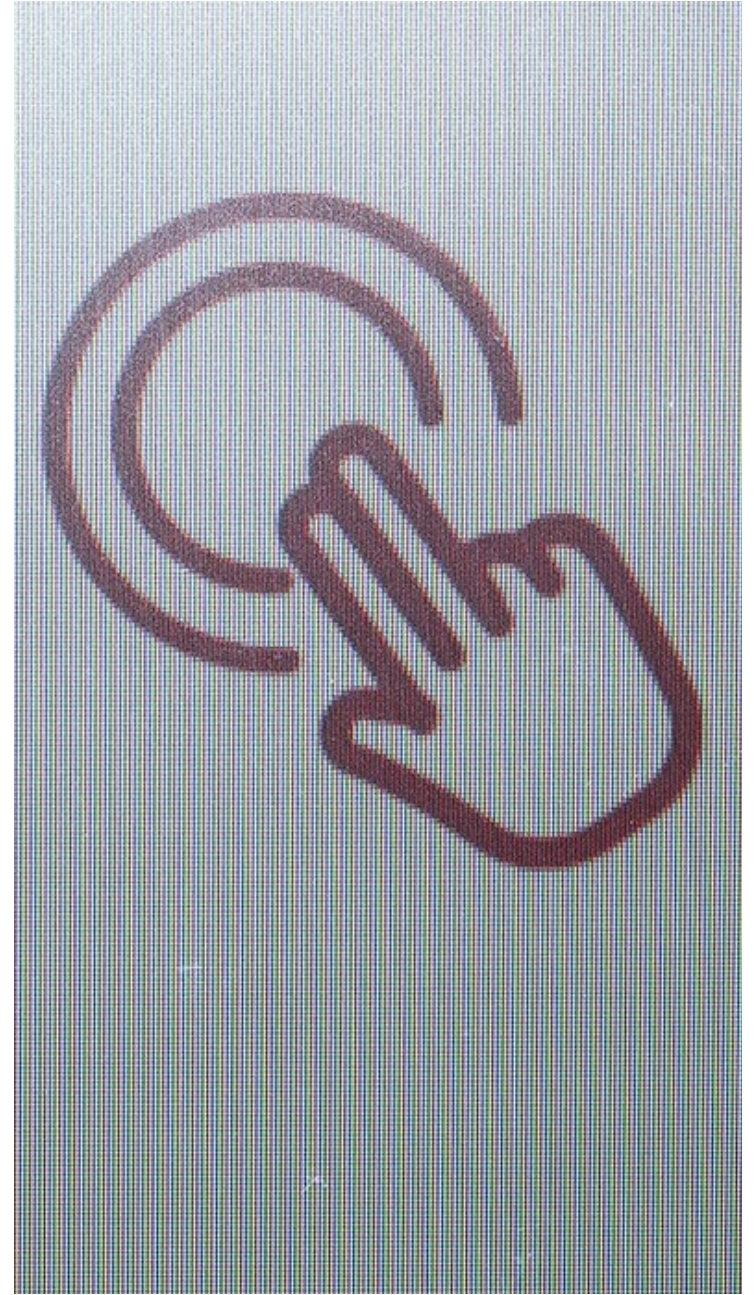
Installation, écran tactile, 60 x 40 x 100 cm, 55 photographies couleur
Prix Polyptyque, Centre Photographique Marseille, 2022

La libération de la main est une série de photographies d'écrans tactiles installés dans l'espace public et présentant des curseurs figurant des mains. Les prises de vues en gros plan et au flash révèlent les traces laissées à leur contact.

L'installation se compose d'un écran tactile sur lequel les visiteuses peuvent faire défiler les photographies. Une mise en abyme qui témoigne des gestes induits par l'outil numérique, de notre relation actuelle au toucher et aux photographies.



Installation, écran tactile, 60 x 40 x 100 cm,
55 photographies couleur
Prix Polyptyque, Centre Photographique Marseille, 2022



La libération de la main



Série photographique couleur, en cours
Exposée sur écran tactile au prix Polyptyque, Centre Photographique
Marseille, 2022



Photographies couleur contrecollées sur dibond, 51 x 34 cm et 20 x 30 cm, blocs de béton cellulaire sculptés, 62 x 50 x 5 cm, équerres en métal
Exposition *Perspectives*, La Chambre, Strasbourg, 2024

"Après avoir étudié le mobilier urbain sportif en Argentine et en France, Emma Cossée Cruz entame une série photographique dans des centres de rééducation. Elle y dresse une typologie des objets destinés à accueillir tout ou partie du corps. Par leur usage, ils influent sur la morphologie, restaurent des capacités motrices et sont les éléments d'une scène où les patients éprouvent, dans l'effort et la douleur, l'espoir d'un retour "à la normale".

Les tirages photographiques sont incrustés dans des blocs de béton cellulaire sculptés dont la surface poreuse peut évoquer des os. À l'instar des objets de rééducation, ces installations portent la marque du travail effectué, la trace du ou des corps qui les ont manipulées."

Extrait du texte de l'exposition Perspectives, La Chambre, Strasbourg, 2024



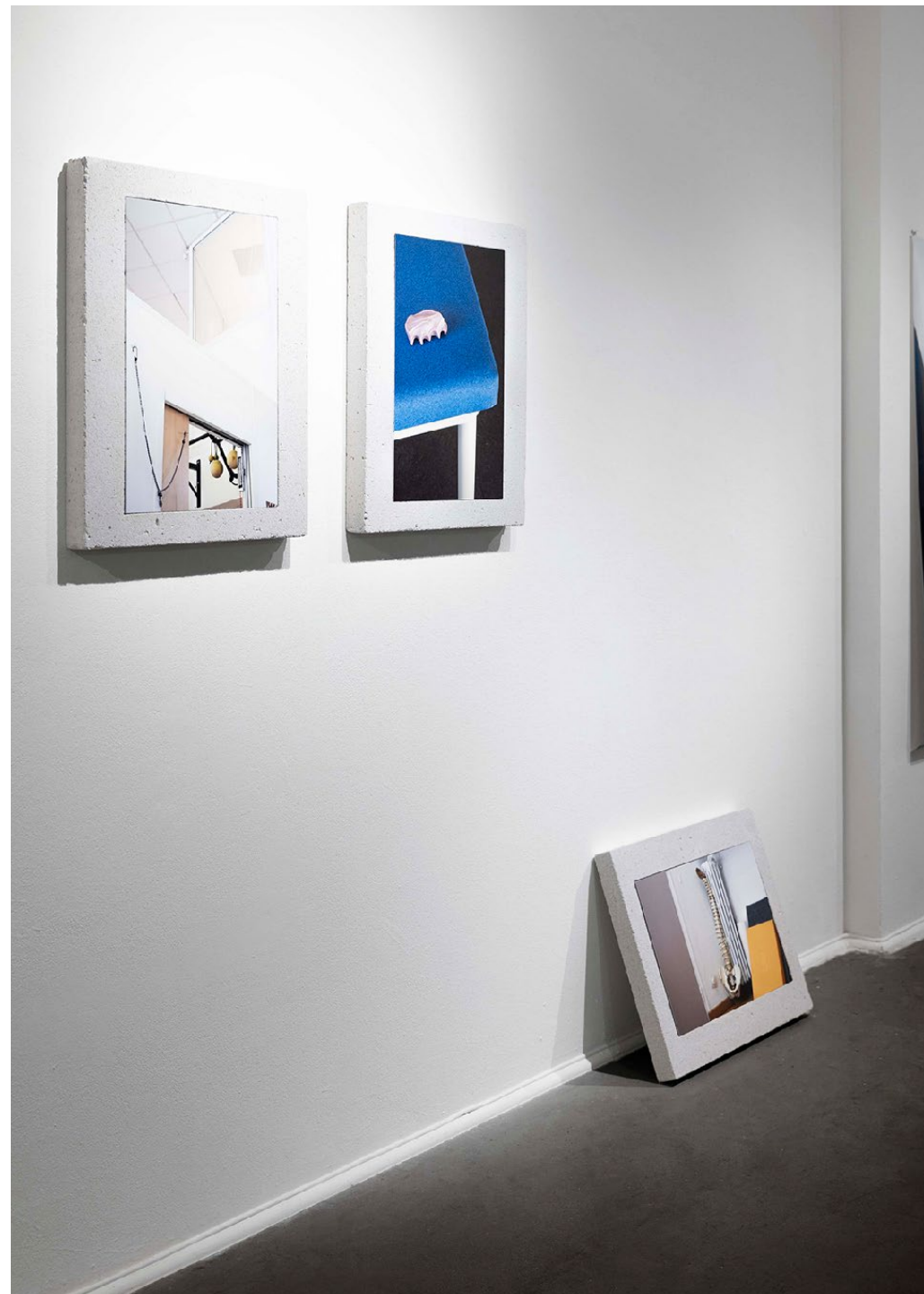
©Christopher Barraja

Photographies couleur contrecollées sur dibond, 51 x 34 cm, blocs de béton cellulaire sculptés, 62 x 50 x 5 cm, équerres en métal
Exposition Perspectives, La Chambre, Strasbourg, 2024

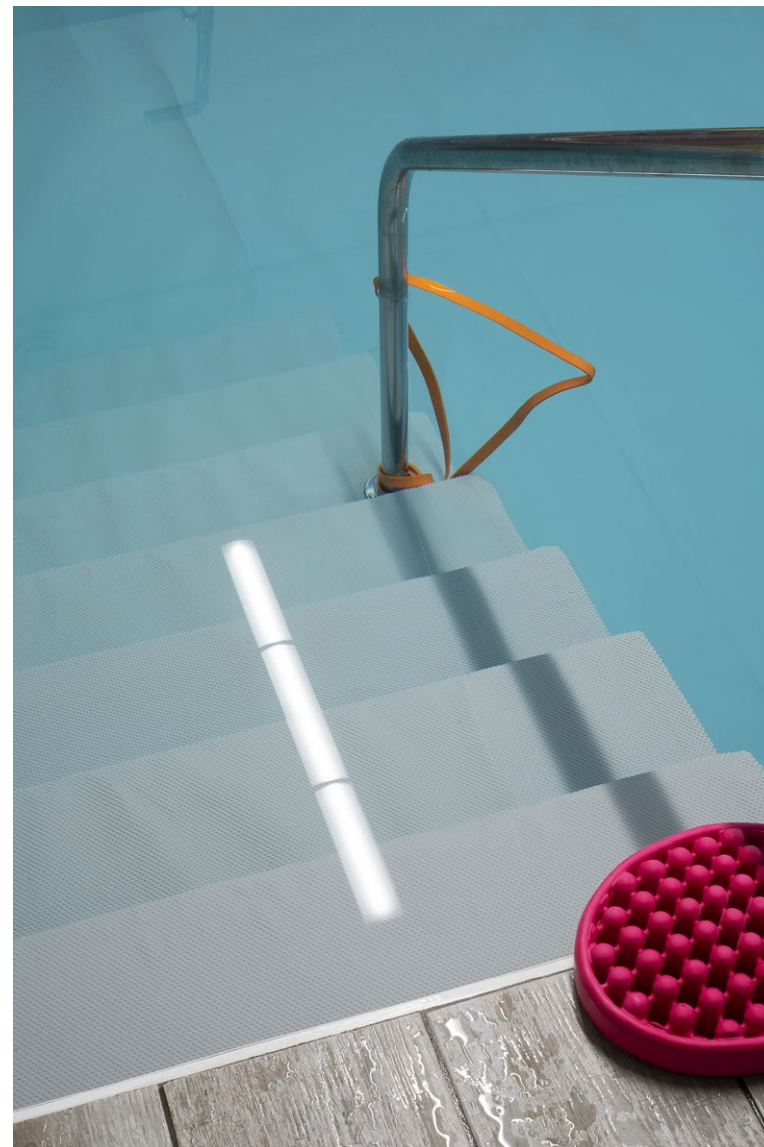
À bout de bras



Photographies couleur contrecollées sur dibond, 51 x 34 cm,
blocs de béton cellulaire sculptés, 62 x 50 x 5 cm
Exposition Perspectives, La Chambre, Strasbourg, 2024



À bout de bras



Photographies couleur contrecollées sur dibond, 51 x 34 cm,
blocs de béton cellulaire sculptés, 62 x 50 x 5 cm
Exposition Perspectives, La Chambre, Strasbourg, 2024

À bout de bras

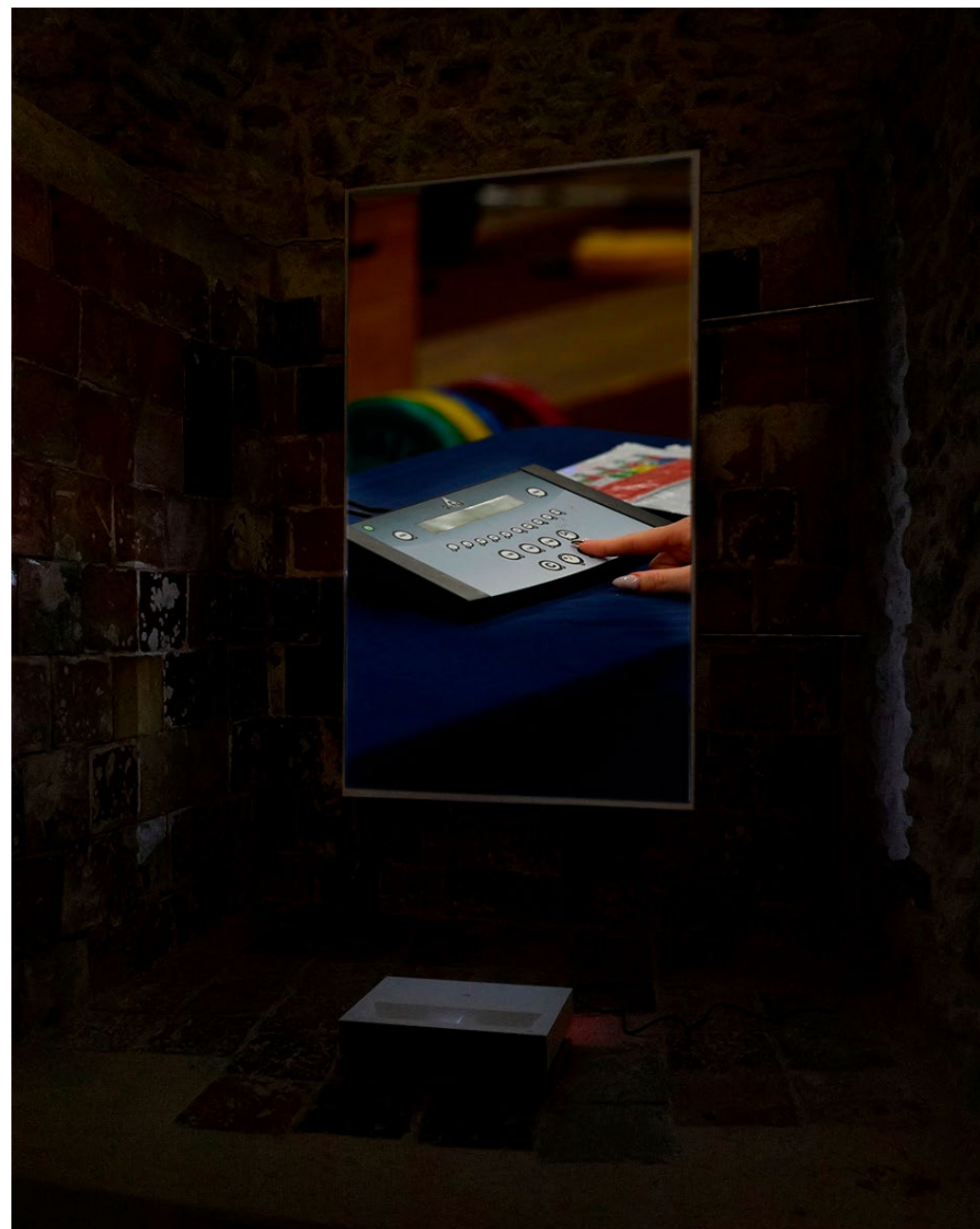


Photographies couleur contrecollées sur dibond, 51 x 34 cm,
blocs de béton cellulaire sculptés, 62 x 50 x 5 cm
Exposition Perspectives, La Chambre, Strasbourg, 2024

"Comment le poids s'exerce sur les corps ? Emma Cossée Cruz réalise une installation vidéo dans laquelle on trouve une proximité avec les athlètes qui s'entraînent : plans resserrés sur les peaux pressées contre la barre ou entourées par des sangles, sur les doigts, les poignets, les coudes, les genoux, toutes ces articulations qui se meuvent pour soulever les poids. Alors que la caméra se rapproche des corps, les haltérophiles témoignent de leur relation intime avec la charge et la gravité."

Cécile Coudreau, extrait du cartel de l'exposition *276kg, une exposition d'Emma Cossée Cruz au regard des œuvres de la collection du Frac Sud*, Maison Passère, Forcalquier, 2024

Vidéo réalisée dans le cadre du partenariat entre le Frac Sud – Cité de l'art contemporain, la commune de Sainte-Tulle et son club d'haltérophilie Georges et Sylvette Lepetit dans le cadre de l'Olympiade Culturelle



Un saut avec une charge



Photogrammes, vidéo couleur 9/16, 6'
Exposition 276kg, Frac Sud hors les murs, 2024

Un saut avec une charge



Photogrammes, vidéo couleur 9/16, 6'
Exposition 276kg, Frac Sud hors les murs, 2024



Intervention in situ Buenos Aires, laine, dimensions variables, installation vidéo,
3 projections 320 x 180 cm, 15 minutes en boucle, couleur, sans son, 2018-2020
Sortie de résidence La Paternal espacio Proyecto Buenos Aires, 2018

À Buenos Aires, en Argentine, les agrès sportifs en plein air sont peints aux couleurs du parti politique majoritaire à la mairie, et repeints à l'occasion de chaque alternance. Ici à l'image, le jaune représente le Parti Pro de Mauricio Macri et le rouge le Parti Radical, coalisés pour gouverner la mairie d'arrondissement.

À l'aide de laine colorée, je transforme ces équipements en trompe-l'oeil. Ils se confondent alors dans le paysage et une attention renouvelée peut être portée aux gestes de fitness et de musculation qui semblent flotter dans le cadre.

Lien vers l'installation vidéo

Lien vers la vidéo complète



Intervention in situ Buenos Aires, laine, dimensions variables,
vidéo, 15 minutes en boucle, couleur, sans son, 2018-2020



Intervention in situ Buenos Aires, laine, dimensions variables,
vidéo, 15 minutes en boucle, couleur, sans son, 2018-2020

Des corps vibratiles

Emma Cossée Cruz en conversation avec Karin Schlageter
le 06/12/2023 à Marseille lors de la préparation de
*276kg, une exposition d'Emma Cossée Cruz au regard des œuvres
de la collection du Frac Sud*

Karin Schlageter : Ta pratique artistique, qui mêle photographie, vidéo et installation, découle de la rémanence de certaines images dans ton champ visuel et dans ton horizon mental, comme si une forme de persistance rétinienne te guidait dans l'exploration des sujets que tu t'attaches à développer, à déplier.

Emma Cossée Cruz : Mes productions récentes découlent d'une interrogation autour du poids, de la charge, mentale et physique, qui était en latence dans mon travail et attendait de prendre forme. Je m'interroge depuis longtemps sur la question de la performance, et sur le rapport que nous entretenons à nos corps aujourd'hui. Par exemple : la question de savoir ce qu'est « une bonne posture » ? (...)

À l'automne 2023, à l'invitation du Frac Sud, j'ai été en résidence au sein d'un club d'haltérophilie à Sainte-Tulle dans les Alpes de Haute-Provence, chez M. et Mme Lepetit. Durant celle-ci, j'ai réalisé une série d'images dans lesquelles j'ai adopté des points de vue très proches du sol, car ma réflexion est orientée par cette question du poids, de la gravité. Au départ, j'ai pris quelques photos des

posters présents dans la salle (des représentations de corps musclés) ainsi que des prises de vues des machines, car c'est un élément qui revient souvent dans mon travail. Procéder ainsi m'a permis de me faciliter l'entrée dans le lieu. Ensuite j'ai cherché à m'en détacher, à me rendre poreuse et invisible, pour tenter de trouver ou de faire advenir une forme nouvelle.

KS : Il y a plusieurs motifs qui se dégagent de cette recherche artistique : le motif du poids et de la charge, les machines et les représentations de corps, l'outillage... Comment ont évolué ces motifs au cours de la résidence, y a-t-il d'autres motifs qui se dégagent à présent ?

ECC : Dès le départ il y a eu un parti pris assez clair, celui de filmer en format vertical, comme un format « téléphone portable », c'est-à-dire celui que nous consommons le plus actuellement ; mais j'ai aussi choisi ce format en lien avec cette idée de gravité. Je filme des morceaux de corps, quelques visages, mais je ne filme pas la salle ou le groupe. C'est plutôt l'idée d'un corps morcelé ou hybride, composé à partir de plusieurs corps. Ainsi, j'ai filmé une machine où le corps est retenu par les chevilles : on est suspendu la tête en bas pour se détendre ou bien se muscler. L'image est coupée au niveau des cuisses : on sent que le corps est à l'envers mais il y a quelque chose d'étonnant, on ne comprend pas bien ce que l'on regarde. Et puis il y a la question du corps en lien avec des dispositifs techniques car je crois que je suis tout le temps surprise des objets qu'on invente.

KS : Et par l'hybridation entre le corps humain et les machines ?

ECC : Là, c'est assez élémentaire : il y a ce rapport entre le corps et la barre, un objet simple et minimal, qui n'a pas changé depuis x années. J'ai beaucoup observé les entraînements avec la barre :

les mains changent de couleurs quand les athlètes la portent. Elles rougissent, elles deviennent bleues, elles deviennent vertes, elles tremblent... J'ai filmé les articulations, ce qu'il se passe dans les genoux quand le corps porte 100 kg. Ça soulève la question de comment le corps est impacté et ce qui s'y imprime. Je m'éloigne de fait du rapport à l'objet, à la machine. Ici c'est plutôt ce que le poids fait au corps, bien que ces poids soient justement assez absents des images. (...)

KS : Tu parles de ces mains, de ces genoux qui sont déformés, dont l'aspect visuel est impacté par les actions de musculation, le port de charges lourdes – et tu m'avais parlé de ton intérêt pour l'écriture d'Elsa Boyer, et en particulier ses descriptions d'hybridations entre des corps humains et des machines... (...)

ECC : Dans les descriptions d'Elsa Boyer tout est en morceaux. Cette vision influence mon regard dans le projet sur l'haltérophilie... Ce qui m'intéresse aussi, c'est le rapport au pouvoir, et comment le pouvoir – et certains dispositifs techniques – affectent nos subjectivités. Ça se sent dans le langage, dans les mots employés. C'est quelque chose qui revient également dans mes recherches.

KS : La question du pouvoir médiatique est très présente dans *Beast*¹. La mise en scène du Président dans les meetings, mais aussi son remplacement par des automates, notamment pour apparaître à la TV et rassurer son électorat sur sa bonne santé. Il y a une mise en scène du pouvoir à travers les médias. Tu travailles la photographie, un média éminemment puissant et politique. Quel est ton rapport à la photographie ?

ECC : C'est une question centrale. Pendant 8 ans j'ai mené des ateliers d'éducation aux images dans des écoles élémentaires. Il s'agissait de permettre aux enfantxs de se rendre compte que les images ne

naissent pas de nulle part, et que nous, en tant que spectateurices, nous avons des subjectivités, des manières de percevoir les images et que nous sommes actives dans ce rôle. À un moment j'ai arrêté la photo pendant plusieurs années car je trouvais qu'on était saturéxs d'images, et que je voulais m'éloigner du règne de la visualité, de la prédominance de la vue par rapport à d'autres sens. Puis finalement je suis revenue à la photographie parce que paradoxalement c'est un médium tellement commun et dominant qu'il laisse beaucoup de liberté. Et puis quand on fait des images, elles vont simplement exister parmi d'autres. En faisant cela on participe à une sorte de flux et de matière médiatique permanente. Dans le contexte capitaliste dans lequel nous sommes, toutes les images que nous produisons finissent par être capitalisées. Mais on peut tout de même proposer d'autres régimes visuels, montrer des choses qu'on ne voit pas ou peu, qui sont invisibles ou invisibilisées. Essayer de faire des images qui nous rendent plus actives, qui nous questionnent, qui ne nous laissent pas dans la seule consommation, qui interrogent les modèles et les images dominantes.

KS : Est-ce possible de produire des contre-images ?

ECC : Je suis influencée par des recherches sur la contre-visualité, tout en étant lucide sur le fait que toutes les images sont toujours rattrapées et absorbées par le marché et/ou le système médiatique. Je partage la critique formulée par Lygia Clark de « l'artiste ingénieur culturel » qui conforte les personnes spectateurices dans une position unique de contemplation et de divertissement. Je crois que l'art peut amener d'autres sensibilités, d'autres subjectivités... Je crois à une fonction émancipatrice, parce que sinon je n'en ferais plus ! Je pense qu'à un moment donné j'ai été très rationnelle avec mes productions et aujourd'hui, j'essaie de moins comprendre, de laisser de la place au « savoir du corps » comme le dit Suely Rolnik.

C'est-à-dire de se laisser guider par nos affects, par nos savoirs personnels et nos vécus, nos dominations. C'est cette pensée qui me guide aujourd'hui dans ce projet.

KS : Suely Rolnik t'a beaucoup inspirée, (...) elle met en garde contre la récupération des artistes par l'institution, le marché, la macro-politique, et en contre-point elle dit qu'il y a un espace de liberté possible, à fleur de peau.

ECC : C'est ça, dans l'idée d'un corps vibratile qui se laisse traverser par ses affects et ses affections, qui laisse affleurer le malaise et la vulnérabilité. Elle prend par exemple l'œuvre *Caminhando*² de Lygia Clark, qui est une sorte de ruban de Moëbius : elle décrit ses deux faces, d'un côté la société patriarcale, capitaliste, coloniale, et de l'autre le régime des affects, des affections, des pulsions, ce qui aurait tendance à être refoulé. Elle dit que ce sont deux faces qui vont ensemble, c'est-à-dire qu'il s'agit d'avoir conscience du contexte dans lequel on évolue, de notre histoire collective, et en même temps de laisser émerger le refoulé et le malaise parce que c'est ça qui fait la « santé », quand le malaise et la vulnérabilité sont là. Et c'est aussi là où la création peut avoir lieu – pensée au sens large. (...)

KS : Tu as commencé ta pratique artistique en produisant des images, puis tu as refusé d'en produire et tu as développé d'autres formes, pour finalement y revenir en cherchant à explorer différents régimes d'image et de visualité. Lygia Clark a également exploré différents modes de perception : en masquant la vue, en contenant et contraignant les membres. C'est articulé dans son travail avec la mémoire des traumas – personnels et politiques – et leur inscription dans le corps. Peux-tu nous parler de ces recherches que tu as menées sur les perceptions, et la manière dont ces recherches se poursuivent aujourd'hui – malgré le retour de l'image – avec la pâte à modeler que tu as mise au point, notamment. Cette pâte dans

laquelle le corps s'imprime, et qui rend visible en retour ce qui s'imprime dans le corps. Cette métaphore persiste aujourd'hui dans ton travail.

ECC : Mon histoire familiale est marquée par la dictature au Chili. Ma mère est arrivée en France et a demandé l'asile politique. C'est une histoire traumatique qui m'a accompagnée et qui m'a été transmise. Se perçoit dans mon travail quelque chose de l'ordre de ce que nos corps racontent. Qu'est-ce qui est refoulé et s'imprime dans les corps et les gestes, dont on ne se rend pas forcément compte ? Je pense que ma manière de photographier et de filmer les corps se fait l'écho de cette question. (...)

KS : Dans tes images et dans tout ce que tu produis, il y a un format ou une dimension fragmentée : des zooms sur des détails, des fragments... comme un buste sans tête, un bras isolé.

ECC : On m'a dit parfois que mes photos ont l'air de scènes de crime ! En raison de la lumière qui est très froide, et de la réunion de tous ces fragments qui font penser à une démarche de détective. C'est vrai que mes images ont quelque chose de méthodique et d'analytique. Je repense à Nicolas Poussin et au concept de tragédie dans le paysage. Dans ses tableaux, on ne voit pas la tragédie, mais on sent qu'un événement a eu lieu. Je pense qu'il y a quelque chose de cet ordre dans mes photos, il s'est passé quelque chose, on ne sait pas quoi, mais on perçoit une violence latente.

2. Lygia Clark, *Caminhando*, papier, colle, ciseaux, dimensions variables, 1963

Portfolio complet :

ecosseecruz.com

Emma Cossée Cruz, janvier 2025